

producteurs seuls possèdent. Ainsi, le manque de connaissances et de capitaux est l'obstacle insurmontable contre lequel l'initiative individuelle vient se briser et qui arrête l'important travail de l'amélioration de notre espèce chevaline.

Pourtant, il nous faut des chevaux, et il nous les faut aussi parfaits que possible. Une nation, disait M. Eug. Guyot, doit produire ses chevaux au même titre qu'elle doit produire son fer. C'est là une des grandes tâches de notre époque et le peuple qui ne le comprend pas, qui se fie à ses voisins pour se procurer de bons chevaux est un peuple qui court à sa ruine.

En l'absence de l'initiative individuelle incapable d'entreprendre cette tâche, il faut qu'un pouvoir plus savant et plus riche s'en empare et nous ne voyons pas de moyen plus efficace que l'intervention effective de l'Etat soit directement soit indirectement.

Cette nécessité de l'intervention du gouvernement a été depuis longtemps reconnue dans presque tous les pays de l'Europe. La France, la Prusse, l'Autriche, l'Italie, la Russie ont été forcés d'intervenir dans la production chevaline et ils ont créé de grandes institutions qui, sous divers noms, ont suppléé plus ou moins largement, plus ou moins efficacement à l'incapacité des particuliers. L'Angleterre et quelques petits pays de l'Europe seuls réussissent à améliorer et à soutenir la supériorité de leurs chevaux sans que l'Etat ait à s'en mêler. Mais ces dernières contrées sont dans une situation exceptionnelle. Là, une aristocratie riche et puissante a dispensé le gouvernement d'intervenir, et a pu par ses efforts intelligents créer des races supérieures pour les différents services que l'on demande aux chevaux.

Ici, dans notre Province de Québec, les fortunes colossales n'existent pas; la science nécessaire à l'amélioration du cheval pourrait s'apprendre assez facilement, mais bien peu se livrent à son étude, parce qu'on n'en reconnaît pas suffisamment l'importance. Dans des conditions aussi défavorables, il n'est pas étonnant que l'industrie particulière n'ait pu produire que des chevaux défectueux.

Alors, il ne nous reste qu'à marcher sur les traces des pays qui se sont trouvés dans la même situation que nous. Comme eux, à l'action individuelle insuffisante ou incapable substituons une action plus puissante, plus riche et plus savante; comme eux, acceptons avec reconnaissance la création d'un haras national, lequel pourra avec le temps produire l'amélioration que les particuliers ont cherché sans succès depuis tant d'années.

Mais pour que l'administration du haras remplisse les conditions que nous venons d'énumérer, il faut que le personnel soit composé d'hommes éclairés, connaissant parfaitement la science théorique et pratique du perfectionnement et de l'élevage du cheval. Sans cette science spéciale, l'administration du haras n'aura pas plus de succès que n'en a eu l'industrie particulière.

De nombreuses fautes ont été commises par cette dernière. Un engouement général s'était emparé de tous les éleveurs pour le croisement. On croisait nos chevaux à tout propos; on les croisait pour faire disparaître leurs défauts et améliorer leurs conformation; on les croisait pour augmenter leurs qualités; on les croisait même pour élever leur taille, sans se demander si le moyen adopté était bien le plus propre à obtenir le résultat cherché. En un mot, on marchait en aveugle vers un but difficile à atteindre et qui demandait des connaissances spéciales complètes et un jugement parfait.

A plusieurs reprises, nous avons démontré les inconvé-

nients d'une telle manière d'agir et nos prévisions se sont réalisées en tous points. Il ne pouvait en être autrement, on voulait arriver à certains résultats et par ignorance, on suivait une voie qui menait directement à l'opposé.

Le croisement est sans doute un excellent moyen d'amélioration; employé à propos il peut perfectionner en quelques années toutes les races chevalines d'une contrée; mais au moins faut-il savoir s'en servir dans les circonstances convenables. On peut recourir au croisement pour faire disparaître les défauts et augmenter les qualités d'une race, pourvu que le type améliorateur possède les qualités qui peuvent contrebalancer les défauts de la race commune. Mais jamais, il n'est recommandable d'employer le croisement pour grandir une race et la rendre plus volumineuse.

La taille et le volume d'une race quelconque sont le produit de la culture et du climat et ne peuvent être changés par l'influence amélioratrice d'un étalon quelque soit d'ailleurs ses grandes qualités. Les éleveurs ignorants n'ont pas tenu compte de cela; ils ont allié leurs petites juments canadiennes à des étalons d'un volume énorme et ils n'ont obtenu que des poulains défectueux, mélanges décevants de deux races productrices. Ces produits informes, mal conformationnés extérieurement et intérieurement, à poitrine étroite et à épaules resserrées étaient bien faits pour dégoûter de toute amélioration, et de fait ils ont rebuté un grand nombre d'éleveurs.

Dans les contrées où l'on connaît mieux l'élevage du cheval, on a adopté une ligne de conduite toute différente; les qualités sont augmentées et les défauts détruits par l'emploi de bons reproducteurs; mais la taille est produite par l'alimentation, ou comme le dit un proverbe anglais: *dans le sac à l'avoine*. C'est ce qui devrait toujours se faire. De la nourriture aidée du climat naîtra infailliblement la taille. Si cette nourriture est constamment abondante, les animaux grandiront graduellement; de génération en génération, on remarquera une augmentation notable dans leur taille et même dans leurs formes jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à un volume proportionné à l'alimentation qu'ils reçoivent. Mais sans cette alimentation abondante, c'est en vain que l'on cherche à grandir la race par le choix des reproducteurs; les produits seront toujours ramenés à leur point de départ, leurs membres pourront devenir plus longs et leur corps plus élevés; mais l'ampleur n'augmentera pas et en définitive on n'aura que des animaux disproportionnés. Les types améliorateurs eux-mêmes subiront l'amoindrissement général dû à l'insuffisance de l'alimentation et descendront bientôt au niveau général des animaux de la localité.

Voilà une des principales, sinon la principale cause de nos insuccès dans l'amélioration du cheval. Le manque d'instruction spéciale a empêché les éleveurs de reconnaître la faute qu'ils commettaient; et voilà aussi pourquoi nous voulons remplacer l'initiative individuelle par une administration centrale connaissant mieux les grands principes servant de base à l'élevage du cheval, du moins jusqu'à ce qu'une instruction suffisante ait pénétré dans nos campagnes.

L'administration du haras national, ainsi que nous le voyons dans le projet présenté à l'approbation du Conseil d'Agriculture, sera composée d'un Directeur, d'un Médecin-Vétérinaire et d'un certain nombre de palefreniers ou gardiens des animaux du haras. Tout ce personnel devra posséder les connaissances spéciales nécessaires, sinon l'insuccès que nous reprochons aux éleveurs particuliers sera également le résultat de toute l'administration. Le projet y a pourvu en décidant que lorsque les étalons seront au dépôt, le Directeur et le Médecin-Vétérinaire donneront aux palefre-